

ste e sètte; la pace che oramai sospirate tutti con ardore, o amici battaglieri, voi che da trent' anni movete innanzi tempestando, che vi cacciaste anelando sui campi a guerra furiosa, che guerra seguitaste sui libri, sui giornali; ma che ogni tanto guardando in su mormorate: oh un' ora di pace in mezzo al popolo mio, gustata con esso!

Prepariamocelo, o vecchi soldati, il Tempio che ci conceda quell' ora; portiamo noi primi e pietre e fiori per il Tempio della Pace.

— Ma ci van tesori a far l' opera degna, e noi siamo tanto poveri . . . — Forse più avari che poveri; e anche gli avari tormenta desiderio di pace; e poveri e avari sospinge al sacrificio una fede gagliarda, e lo fa parer bello e dolce. Sia eccitata questa fede.

Ma se proprio è vera e troppa tanta povertà, l' innalzamento di Milano ricca il suo Tempio alla Pace dalle fondamenta, degno dell' *Arco*, degno del Duomo; l' altre città, l' altre terre, o perchè non s' affrettano a restituire a riti sacri, a' nuovi riti, le Chiese abbandonate, profanate, ma nobili ancora tanto d' archi e colonne, decorose di fregi e marmi? Sgombriamole dalle merci, dalle munizioni di guerra, dalle pergamene, dalla stramaglia; e prima dei preti, riconsacriamole, noi, le chiese sconsecrate, ribenediciamole noi in nome della santa Pace; ridoniamo voce al pulpito, all' organo, la voce nova che dica la verità dell' Amore.

E sorridan pure dalle vòlte i Cherubini alati, ci guardi ancora austero dalla cupola il Padre dei Cieli; non ci adombriamo degli idoli; non abbiam paura de' miti; pace è pur sonata in ogni culto, e pace ripeteranno soltanto anche le immagini e i simboli vecchi, tra i novi concetti. E anche noi ci guarderemo su alle vergini e martiri; oh restin pure, e lo mantengano l' onor degli altari; e guarderemo alla madre dei sette dolori, e alla Sacra Famiglia, piamente guarderemo; perchè ci diran pace anche loro, le figure gentili. E si rizzi alto ancora il campanile segnacolo di culto comune; e squilli la campana, ma il richiamo a' riti della Pace sacra.

G. BORASCHI

MOUVEMENT LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE PARISIEN

Les Théâtres.

Pour plusieurs raisons la saison théâtrale ne sera pas brillante cette année. D'abord, les théâtres parisiens ressentaient encore de la douloureuse émotion produite dans le public par de récentes catastrophes. Malgré toutes les précautions de sûreté prises par une commission impitoyable, malgré les ouvertures pratiquées de tous les côtés, les couloirs élargis et créés dans tous les sens, le gaz remplacé par l'électricité, (ce qui diminue de beaucoup les dangers d'incendie) le public ne s'est pas rendu avec empressement aux spectacles variés qu'on lui a offerts. Que voulez-vous! au moment d'aller au théâtre, on pense malgré soi aux terribles incendies de l'Opéra-Comique et du théâtre d'Exeter, on hésite et finalement on va passer sa soirée sur le boulevard s'il fait beau, sinon chez des amis ou au Café.

Il faut dire aussi, pour être juste, qu'en dehors des fameux travaux ordonnés par la commission de surveillance, on n'a pas fait grand'chose pour attirer les spectateurs. Beaucoup de théâtres n'ont pu rouvrir à l'époque habituelle à cause même de ces travaux qui ont transformé et remis à neuf presque toutes les salles de spectacle. A quelque chose, malheur est bon!

Si l'aspect de la salle a changé, le spectacle qu'on nous donne est bien toujours la même chose: la commission est impuissante sur ce point. On nous a donné jusqu'ici, à part deux pièces nouvelles dont il sera parlé plus loin, quelques reprises insignifiantes de pièces médiocres ou d'opérettes en vogue vers la fin de l'empire, pour attendre l'époque des *revues* de fin d'année. En effet, vers la fin de novembre presque tous les théâtres donnent leur *revue*. C'est un genre de littérature facile où tous les commis voyageurs pouvaient réussir avec leur bagage de calembours, de mots pour rire qui ont trouvé dans tous les almanachs de Paris et de province. On s'y met à plusieurs pour écrire une de ces pièces de circonstance dans lesquelles ont fait l'histoire de l'année renommés qui ne sont pas encore de l'Académie, mais cela viendra: on arrive à l'Institut par tous les chemins, même en passant par Suez et Panama.

Le Théâtre-Français ne joue pas de revue; mais à Paris on aime tellement ce genre de spectacle qu'il a été question un moment de l'introduire à la maison de Molière. Nous croyons que le premier théâtre dramatique de France a une toute autre mission que celle d'amuser les badauds et les cocottes, avec des mots risqués faisant allusions aux scandales de l'année et des exhibitions douteuses. Ce n'a été qu'un ballon d'essai, un projet en l'air, vite tombé dans l'eau. On peut nous dédommager facilement en nous donnant à la place une bonne pièce, je ne dis pas un chef-d'oeuvre.

La *Souris* que M. Edouard Pailleron, de l'Académie française, a fait représenter à ce théâtre n'est certes pas un chef-d'oeuvre, mais c'est encore ce qu'on a représenté de mieux cette année. Dans cette pièce l'auteur de *l'Age ingrat* nous montre un marquis sur le retour, auquel toutes les femmes n'offrent plus que leur amitié; ce vieux garçon qui n'est pas tout à fait dépourvu d'esprit ni de philosophie, a pris le sage parti d'abandonner le monde où il n'a plus que faire, de renoncer aux plaisirs qui ne sont plus de son âge et qu'on lui refuse. Il se retire à la campagne et tombe au milieu d'un essaim de jolies femmes; ses voisines s'ennuient ferme et se le disputent faute de mieux ou par habitude des intrigues d'amour. Il n'est pas non plus sans goût, le vieux marquis, et il finit par épouser une charmante jeune fille (Mlle Reichemberg), à peine sortie du couvent, que sa gaucherie, sa timidité, ses allures discrètes effarouchées on fait surnommer la *Souris*. C'est une comédie mondaine très agréable, pleine d'esprit, de finesse, d'observation — les qualités dominantes de l'auteur; avec cela, admirablement interprétée, comme tout ce qui se joue au Théâtre Français. Cependant je doute fort qu'elle reste au répertoire comme le *Monde où l'on s'ennuie* du même auteur.

A l'Odéon (second théâtre-français et subventionné par l'Etat comme le premier) on vient de représenter *Beaucoup de bruit pour rien*, une traduction en vers par M. Legendre, avec musique de M. Benjamin Godard, d'une comédie de Shakespeare. Cette pièce semble avoir assez bien réussi. Ce n'est pas la première pièce de Shakespeare qu'on ait jouée à Paris. Sarah Bernhardt, quand elle dirigeait le théâtre de la Porte-Saint-Martin, fit représenter une traduction très originale et très-fidèle de *Macbeth* faite par M. Jean Richépin où